

état d'envoyer à ses alliés les secours dont ils auraient eu besoin. Les missionnaires mêmes ne recevaient plus depuis longtems les choses qui leur étaient les plus nécessaires. Leur nombre était diminué par la captivité du P. Jogues, et la mort du P. Davost; mais le supérieur général n'osait proposer à personne une mission devenue si périlleuse. Le P. F. J. BRESSANI, jésuite romain, informé de l'embarras où était son supérieur, s'offrit d'accompagner quelques Hurons qui étaient descendus pendant l'hiver à Québec, pour s'y procurer les choses dont leurs missionnaires avaient besoin. Son offre fut acceptée, et il s'embarqua vers la fin d'Avril 1644, avec un jeune Français et six Hurons, dans trois canots. Ils furent rencontrés à l'entrée du lac St. Pierre par un parti d'Iroquois, par lequel ils furent tous ou tués ou faits prisonniers. Le P. Bressani eut à endurer toutes les cruautés qu'on avait fait souffrir au P. Jogues, et ne fut délivré, comme ce dernier, que par l'entremise des Hollandais, à qui les sauvages le vendirent.

Cependant quelque déterminés que parussent être les Iroquois de pousser la guerre à toute outrance contre les Français et leurs alliés, ils ne laissaient pas de montrer de tems en tems quelque inclination à la paix. M. de Montmagny la désirait avec ardeur, et parce qu'il ne se voyait pas en état de soutenir la guerre, et parce qu'en la faisant même avec avantage, il n'y avait rien à gagner. S'il lui avait été du moins possible de cacher sa faiblesse aux ennemis, il aurait pu profiter de quelque heureuse conjoncture, pour faire un accommodement qui sauvât l'honneur de la nation; mais cette ressource lui manquait, et les Iroquois en vinrent jusqu'à se vanter hautement qu'ils obligeraient bientôt les Français à repasser la mer. Ainsi tout convaincu qu'il était que le moyen de désarmer ces barbares n'était pas de les rechercher, il ne se trouva jamais en situation de le prendre avec eux sur le ton qui seul aurait pu les contenir dans une exacte neutralité. Réduit à faire des démarches peu séantes à son caractère, il cherchait du moins à les couvrir de quelque prétexte honnête, et au hazard d'être la dupe des avancés feintes d'un ennemi aussi rusé que féroce, il faisait semblant de les croire sincères, dans la vue d'en tirer parti, soit pour procurer la liberté à quelque captif, soit pour faire passer plus librement quelque convoi, et ne pas voir ruiner entièrement le commerce; soit enfin pour gagner du tems et pouvoir respirer un peu.

Quelque tems après la prise du P. Bressani, M. de Champflours ayant mandé au gouverneur général que des Hurons et des Algonquins étaient arrivés à son poste, avec trois prisonniers iroquois, celui-ci monta aux Trois-Rivières, fit assembler les principaux des deux tribus, et leur dit que s'ils voulaient lui laisser la disposition de leurs prisonniers, il espérait pouvoir s'en servir pour établir une paix durable entr'eux et les Iroquois.